ASPECTS DE LA TRADUCTION DE LA *DIVINE COMÉDIE* EN ROUMAIN

Cristian UNGUREANU[1]

Abstract: In this paper we analyze some cultural aspects that can sometimes prevent the understanding of a literary text when it is received by translation. We analyzed the Romanian translations of the *Divine Comedy* realized by George Coşbuc (translation completed in 1912 and published posthumously in 1925-1931, edited by Ramiro Ortiz) and Eta Boeriu (1951-1965), both with notes by Alexandru Balaci, referring also to the Giuseppe Cifarelli's version (Cifarelli is an Italian settled in Romania, whose version of the *Divine Comedy* was published posthumously in 1993, edited by Titus Pîrvulescu).

Keywords: translation, *Divine Comedy*, intercultural mediation, poetic translation.

1. La traduction comme intermédiaire culturel

La traduction est, par définition, un acte culturel ou, plutôt, interculturel. Elle est, à la fois, une médiation interlinguistique et une médiation interculturelle. Par la traduction, considérée ainsi comme un acte de médiation, on transmet une grande partie de la culture de la langue source. Le phénomène de la traduction est vu comme l'une des expressions les plus évidentes des contacts qui se réalisent entre les langues et les cultures différentes et qui contribuent à la formation ou à la transformation des identités, qu'elles soient linguistiques, culturelles ou nationales.

Un traducteur ne doit pas tenir compte seulement des règles strictement linguistiques, mais aussi des éléments culturels qui apparaissent inévitablement dans un texte. Il est nécessaire de lier le concept de traduction à la variété des moyens de penser et de parler qui, le long du temps, s'est concrétisée dans les langues, les cultures, les littératures et les sociétés différentes. Une traduction ne reflète pas seulement les événements et les choses d'une certaine époque dans une culture différente, mais elle peut aussi contribuer à la diffusion et à la propagation de nouveaux modèles et styles qui s'établissent au niveau des structures linguistiques et culturelles du milieu dans lequel elle pénètre et peut influencer la transformation et même l'évolution d'une culture.

[1] Université « Alexandru Ioan Cuza », Iaşi, Roumanie, cristiungureanu@libero.it.

BDD-A8377 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:56 UTC)

Il y a un rapport étroit entre la tradition littéraire d'une culture et les traductions existantes dans son cadre ; pensons, par exemple, au cas de la littérature roumaine qui, à ses débuts, au XIX[e] siècle, fonctionne premièrement comme une imitation d'images, de motifs, de symboles, de genres de la littérature européenne, par l'intermédiaire de la traduction. L'acte de traduction va au-delà d'un simple processus mécanique ou d'un simple transfert linguistique, il présuppose une comparaison non seulement entre deux systèmes linguistiques différents, mais aussi entre deux cultures. Ainsi, la compréhension d'un texte représente-t-elle l'objectif principal de la traduction ; mais l'atteinte de cet objectif signifie le transfert des données de la culture de laquelle on traduit vers leur intégration dans le contexte culturel de la langue cible, sans que ceux qui liront le texte aient le sentiment qu'une culture totalement inconnue leur est imposée. Mounin dit :

> Per tradurre un testo scritto in una lingua straniera, bisogna dunque rispettare due condizioni, e non una soltanto; due condizioni necessarie, nessuna delle quali è sufficiente di per se stessa: conoscere la lingua, e conoscere la civiltà di cui parla questa lingua (e ciò significa la vita, la cultura, l'etnografia più completa del popolo di cui questa lingua è il mezzo d'espressione). Insomma, per ben tradurre non basta studiare la lingua; bisogna anche studiare, e in modo non marginale bensì radicale, non affidandosi a letture occasionali ma con un esame sistematico, la cultura che ad essa corisponde. (Mounin, 1965 : 122)[1]

Le travail du traducteur consiste justement dans l'effort d'offrir à ses lecteurs l'image de certaines choses, autrement inaccessibles, dont un texte dans une autre langue parle, texte qui fait référence à une culture partiellement ou totalement différente.

Ceux qui ont théorisé la traduction ont pris conscience, d'ailleurs, de son rôle de liant entre deux cultures ; Nida montre que le traducteur doit comprendre très bien les connotations culturelles du texte-source et être capable de les reproduire dans la langue-cible, et il montre que cela peut se faire même par la constitution d'un appareil de notes en bas de page et de commentaires.

[1] « Pour traduire un texte écrit dans une langue étrangère il faut, donc, respecter deux conditions, pas une seule ; deux conditions nécessaires, dont aucune n'est suffisante en elle-même : la connaissance de la langue et la connaissance de la civilisation de laquelle parle la langue respective (ce qui signifie la connaissance de la vie, de la culture, de l'ethnographie dont le moyen d'expression est constitué par cette langue). Donc, pour bien traduire il ne suffit pas d'étudier la langue, mais il est nécessaire aussi d'étudier, non pas de façon marginale, mais d'une façon assez radicale, sans se fier aux lectures occasionnelles, mais avec un examen systématique, la culture à laquelle correspond la langue en question. »

BDD-A8377 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:56 UTC)

2. Sur la mesure de Dieu et la loi du talion

Pour illustrer ce problème qui tient de la traduction culturelle, nous analyserons l'interprétation du dernier vers du XXVIII[e] chant de *L'Enfer* de Dante. Dans la langue d'origine, celui-ci a la forme suivante : *così s'osserva in me lo contrapasso* ; son équivalence en roumain, par la paraphrase, est la suivante : « astfel am înţeles cum sunt pedepsiţi cei din infern » [ainsi j'ai compris comment étaient punis ceux de l'enfer]. Dante reprend le terme *contrapasso* de la théologie scolastique, plus précisément de Saint Thomas d'Aquin, où *contrapassum* est utilisé en renvoyant au verset 7, 2 de l'Évangile de Matthieu : « Car on vous jugera du jugement dont vous jugez, et l'on vous mesurera avec la mesure dont vous mesurez ».[1] Par conséquent, le terme *contrapasso* renvoie au jugement de Dieu dans le monde d'au-delà ; mais beaucoup de ses traducteurs ont interprété ce contexte comme renvoyant à la loi du talion. La loi du talion, bien qu'elle apparaisse dans les livres de la Bible, est un jugement qui fait référence strictement aux lois de la morale laïque, mortelle, à la punition prescrite par Dieu, mais appliquée par les humains ; les plus connues formules de cette loi sont celles de *l'Exode* 21, 24 : « oculum pro oculo, dentem pro dente, manum pro manu, pedem pro pede »[2] [œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied]. Mais Dante, dans la *Divine Comédie*, fait référence à un jugement divin, qui ne tient pas compte de celui des hommes. Les lecteurs du temps de Dante savaient à quoi faisait référence le terme discuté, mais, pour le lecteur appartenant à une autre culture, des explications supplémentaires sont nécessaires. George Coşbuc équivaut *contrapasso* par *contrapunct* [contrepoint], un terme emprunté à la musique[3]: *Şi-aşa s-observă contrapunctu-n mine* [Et ainsi on observe le contrepoint en moi]; le choix d'un terme technique, exprimé par un néologisme, n'est pas adéquat dans ce contexte, et il faut supposer que le

---

[1] Toutes les citations bibliques sont reproduites d'après *Biblia sau Sfânta Scriptură* [La Bible ou Les Saintes Écritures], Editura Institutului Biblic şi de Misiune al Bisericii Ortodoxe Române, 2006.

[2] « Talion = Peine consistant à faire subir à quelqu'un le même dommage qu'il a infligé à un autre », cf. Vigouroux, 1912 : 1975. Cette loi, mentionnée depuis le Code de Hammurabi, est souvent rencontrée chez les peuples antiques, avec le but d'éviter la punition excessive. Mais par Jésus Christ, la loi du talion, qui était déjà périmée parce que les punitions étaient souvent remplacées par des compensations matérielles, est abolie, la prévention du conflit et l'amour de l'ennemi étant recommandés.

[3] Le mot *contrapunct* est expliqué par Sorin Stati (Stati, 1967 : 81) de la façon suivante : « O definiţie de la 1412 a contrapunctului îl prezenta ca fiind executarea concomitentă a unor melodii diferite care dau o combinaţie plăcută, concordantă; astăzi împletirea a două sau mai multe linii melodice se învaţă după tratate şi manuale voluminoase, căci există o ştiinţă a contrapunctului » [Une définition de 1412 du contrepoint le présente comme étant l'exécution concomitante des mélodies différentes qui donnent une combinaison agréable ; aujourd'hui, l'entrecroisement de deux ou plusieurs lignes mélodiques s'étudie d'après des traités et des manuels volumineux, car il y a une science du contrepoint].

BDD-A8377 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:56 UTC)

traducteur roumain fait ce choix par le désir, évident dans beaucoup d'autres situations, d'être plus proche, du point de vue formel, de l'original. Eta Boeriu cite le livre de l'*Exode* : *Ochi pentru ochi şi dinte pentru dinte* [œil pour œil, dent pour dent], tout comme Răzvan Codrescu: *plinirea spusei:* „*Dinte pentru dinte*" [je dis l'accomplissement : « Dent pour dent »], et Giuseppe Cifarelli fait lui-aussi référence à la loi du talion: *Şi-astfel talionul va să fie* [Et ainsi, le talion sera à venir]. Cela ne signifie pas que les traducteurs s'éloignent du sens du texte original, mais seulement qu'ils perdent, inévitablement, les nuances culturelles que cette expression possède dans le texte de Dante.

Dante parle lui-même de la difficulté pratique de la traduction d'un poème dans une autre langue dans *Convivio*:

> « E però sappia ciascuno che nulla cosa per legame musaico armonizzata si può de la sua loquela in altra trasmutare, sanza rompere tutta sua dolcezza e armonia... E questa è la cagione per che li versi del Salterio sono sanza dolcezza di musica e d'armonia; ché essi furono trasmutati d'ebreo in greco e di greco in latino, e ne la prima trasmutazione tutta quella dolcezza venne meno. » (*Convivio* I, VII, 13-14, dans Dante, 1993 : 880-1014. [1]

Ainsi, la traduction de la *Divine Comédie* et, d'ailleurs, toute traduction d'un texte écrit *per legame musaico* se composera-t-elle d'une histoire de renoncements et de choix partiaux, c'est-à-dire le choix de certains éléments qui seront transmis à tout prix, en laissant les autres de côté.

3. Le vieillissement délibéré de la langue dans laquelle on traduit

Le problème de la traduction des grands textes de la littérature universelle est discuté par George Steiner, qui dit que les traducteurs d'un texte classique, au moins ceux d'avant l'apparition de l'école moderne de traductologie, utilisent un style vieilli de la langue, archaïsant, imprimant de cette façon au texte traduit une patine qui peut être encadrée dans un registre cérémonial :

> « În mod explicit sau în virtutea obişnuinţei, cu intenţie declarată sau aproape subconştient, el [traducătorul] scrie într-un vocabular şi o gramatică anterioară zilelor sale. Parametrii „distanţării" lingvistice, ai

[1] « Qu'on sache bien ceci, c'est que nulle œuvre poétique, écrite en vers, ne peut être transposée de la langue dans laquelle elle a été composée dans une autre langue, sans perdre toute sa douceur et son harmonie... Et c'est la raison pour laquelle les vers du Psautier sont sans douceur de musique et d'harmonie ; parce qu'ils furent traduits d'hébreu en grec et de grec en latin, et dans cette première traduction toute leur douceur s'est perdue. » Pour la version française, voir *Le Banquet*, traduction française de Bernard de Watteville, preface de Paolo Arcari, Librairie Kundig, Geneve, 1972, p. 25.

BDD-A8377 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:56 UTC)

> stilizării istorice variază la nesfârşit. Traducătorii pot opta pentru forme de exprimare mai vechi cu secole întregi faţă de vorbirea curentă; dar pot alege şi idiomul generaţiei anterioare. » (Steiner, 1983 : 415)[1].

C'est une solution que Nida repousse, parce qu'il pose le problème de la réussite d'une traduction dans des termes d'efficacité (un décodage du message des plus profonds, avec un minimum d'effort) et centré sur le destinataire.

Dans le cas des traducteurs roumains de la *Divine Comédie*, cette tendance dont Steiner parle est fréquemment rencontrée, surtout dans la traduction d'Eta Boeriu ; de plus, la traductrice utilise souvent des termes régionaux, fait appel à un registre populaire ou, par contre, dans le même chant, au registre livresque : *cin* [ordre monacal] (*iar el pecetea pe-al său cin şi-a pus* [et il mit le cachet sur son ordre monacal]), *agrăise* [adresser la parole à quelqu'un] (*dintâi mă agrăise cuvântând* [d'abord il m'adressa la parole en tenant son discours]), *scobori* [descendre] (*Din plai, pe unde-i lesne să-l scobori* [De la plaine d'où il est facile le faire descendre]), *straie* [vêtements, habits] (*le-ajunge pentru straie-un pumn de lână* [il leur suffit, pour les vêtements, une poignée de laine]), *sorginte* [source] (*Iar când Cel veşnic, ce-l făcu sorginte/ de bine-n lume* [et quand L'Eternel, qui le fit la source/du bien dans le monde])[2].

Eta Boeriu justifie ses choix et l'appel fait au registre régional de la langue roumaine dans une étude publiée en 1965, les motivant par l'inexistence, au XIV[e] siècle, d'une langue roumaine qui puisse restituer la patine correspondant au Moyen Age italien :

> Procedeul ar avea poate sorţi de izbândă, dacă limbii din Trecento i-ar corespunde, pe alte coordonate geografice, o limbă românească literară de început, dar totuşi închegată, o limbă a secolului al-XIV-lea, care să oglindească o epocă istorică corespunzătoare evului mediu italian. Or, lucrul nu e cu putinţă atunci când însăşi epoca lipseşte în ţara noastră sau, mai bine zis, ea se prezintă sub alte aspecte şi cu alte fundamentale trăsături. (Boeriu, 1965 : 258)[3]

---

[1] « De façon explicite ou dans la vertu de l'habitude, avec une intention déclarée ou presque inconsciente, lui [le traducteur] écrit dans un vocabulaire et une grammaire antérieure à ses jours. Les paramètres « de l'éloignement » linguistique, de la stylisation historique varient à l'infini. Les traducteurs peuvent opter pour des formes d'expression précédant avec des siècles entiers le parler courant ; mais ils peuvent aussi choisir l'idiome de la génération antérieure. »

[2] Tous les renvois à la traduction d'Eta Boeriu sont faits d'après l'édition Dante Alighieri, *Divina Comedie. Paradisul*, en roumain d'Eta Boeriu, notes et commentaires d'Alexandru Balaci, Éditions Minerva, Bucureşti, 1982.

[3] « Le procédé aurait peut être des chances de réussite si à la langue de Trecento correspondait, sur d'autres coordonnées géographiques, une langue roumaine littéraire de début, mais coagulée quand même, une langue du XIV[e] siècle qui puisse refléter une époque

BDD-A8377 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:56 UTC)

C'est une attitude en quelque sorte justifiée, s'il est à tenir compte du desideratum de tout traducteur de prendre en compte le caractère historique d'une œuvre. Mais, sans diminuer les mérites d'une démarche comme celle de traduire la *Divine Comédie* en roumain, surtout quand c'est fait pour couvrir un manque dans la culture d'une civilisation, il faut préciser, comme réponse à la démarche d'Eta Boeriu, que Dante n'est pas un auteur qui aurait désiré réaliser une fresque de son temps, il est d'abord un créateur de langue, un visionnaire au regard fixé, avant tout, vers l'avenir, comme Giovanni Papini l'affirme aussi : « unele elemente substanţiale ale spiritului dantesc sunt atât de moderne încât constituie, chiar şi în ziua de azi, speranţe şi idealuri legate de viitor. » (Papini, 2009 : 59)[1]. S'il s'agissait d'analyser la langue italienne de l'époque de Dante en comparaison avec celle d'aujourd'hui, nous pourrions observer que les modifications ne sont pas si grandes, comme il arrive aux autres langues européennes. Prenons, par exemple, un tercet du V[e] chant d l'*Enfer* et voyons quelle est sa forme d'aujourd'hui :

Noi leggiavamo un giorno per diletto
di Lancialotto come amor lo strinse;
soli eravamo e sanza alcun sospetto.
(*Infer* V., v. 127-129)

Noi leggevamo un giorno per diletto
di Lancillotto come amore lo strinse;
soli eravamo e senza alcun sospetto.

Il est évident le fait que les différences sont insignifiantes : l'imparfait modifié *leggiavamo* / *leggevamo*, *sanza* / *senza*, et *Lancialotto* devient *Lancillotto*. Donc, le besoin d'archaïser une traduction de Dante est au moins inopportun, sinon même injustifié, malgré le fait que plus de 700 ans nous séparent de la parution de la *Divine Comédie*.

Aujourd'hui encore nous ne pouvons pas affirmer qui comprendrait mieux Dante, l'un de ses contemporains ou l'un de nos contemporains, comme l'affirme Carlo Buzzetti, un chercheur italien du phénomène de la traduction : « E nessuno vorrà dire che un qualunque cittadino toscano del '300 necessariamente comprendeva Dante meglio di un lombardo del '900: si tratta certamente di comprensioni diverse dove il primo possiede una innegabile posizione di favore per avvertire tutta una serie di connotazioni

historique correspondante au moyen âge italien. Mais, la chose n'est pas possible lorsque l'époque même manque de notre pays ou, mieux dit, elle se présente sous d'autres aspects et avec d'autres traits fondamentaux. »

[1] « Certains éléments substantiels de l'esprit de Dante sont si modernes qu'ils constituent, même de nos jours, des espoirs et des idéaux liés à l'avenir. »

BDD-A8377 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:56 UTC)

linguistiche e il secondo gode di un punto di vista più panoramico, arrichitto dall'esperienza di generazioni di lettori e di interpreti; ma è difficile dire quale sia il migliore è il più vero. Certamente non vale il criterio della pura vicinanza cronologica e spaziale con l'autore. » (Buzzetti, 1973 : 145)[1]

4. La traduction poétique

Il est évident que la traduction d'une poésie est beaucoup plus difficile que la traduction d'un texte scientifique, par exemple ; au fait, la plupart de ceux qui ont affirmé que la traduction est impossible ont fait plutôt référence à la traduction du texte poétique. Avant tout, parce que la poésie est considérée comme étant un texte écrit à la suite de l'action d'inspiration. Cependant, l'inspiration d'un poète peut être saisie par un deuxième poète et reproduite avec les mêmes moyens littéraires sous une autre forme linguistique, à condition que ce dernier puisse entrer en syntonie, par son inspiration, avec le premier auteur. Cette chose, quelque difficile qu'elle paraisse, n'est pas impossible, étant donné le fait que la poésie présuppose un charisme qui, heureusement, n'a pas été réservé seulement à certaines époques ou à certains territoires. Finalement, lorsque nous parlons de fidélité, dans le cas d'une traduction poétique, nous ne faisons pas référence à une fidélité mécanique envers tous les éléments sémantiques, grammaticaux, phraséologiques ou qui tiennent de la phonétique du texte, mais à la fidélité envers la poésie. Concernant cet aspect, Mounin affirme qu'une poésie

> « per tradurla, bisogna non solo averla sentita ma identificata tanto nei fini come nei mezzi. La poesia non si sottrae alla prima regola enunciata da Etienne Dolet: che cioè il traduttore debba anzitutto intendere il senso e il contenuto dell'autore che traduce. Anche per la traduzione poetica vale questo precetto: solo dopo aver sentito e compreso non soltanto la lingua ma la poesia, il traduttore saprà discernere, di quella poesia, i mezzi, che debbono essere, allora, integralmente tradotti. Non tutte le parole d'uso del linguaggio comune ma solo le parole-chiave della composizione poetica. Non tutte le forme grammaticali, che sono anch'esse semplici strumenti morfologici, ma solo quelle che conservano o acquistano un

[1] « Et personne ne peut affirmer qu'un citoyen toscan quelconque du XIV^e^ siècle comprenait sûrement mieux Dante qu'un Lombard du XX^e^ siècle : il s'agit sans doute de compréhensions différentes, où le premier possède une position favorable incontestable concernant la perception d'une série de connotations linguistiques et le second jouit d'un point de vue plus panoramique, enrichi de l'expérience des générations de lecteurs et interprètes ; mais il est cependant difficile de dire quel moyen de compréhension serait le meilleur ou le plus véridique. Sûrement, le critère du rapprochement chronologique et spatial de l'auteur n'est pas valable. »

BDD-A8377 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:56 UTC)

valore espressivo qui e ora, in quel testo e per il fine che quel testo vuole raggiungere. » (Mounin, 1965 : 145)[1]

En général, les différences entre les traductions montrent que le premier pas à faire dans une telle démarche est le décodage et l'interprétation du message du texte original par le traducteur, interprétation qui a comme fondement, entre autres, la subjectivité du traducteur. La traduction d'un texte poétique (ou, plus largement, d'un texte littéraire), à la différence d'autres types de textes, doit tenir compte autant du contenu du message que le texte transmet, que des formes de celui-ci (dans ce cas, des éléments de versification), et certaines options de traduction sont déterminées par ce dernier élément, même si, comme on peut l'observer facilement, parfois dans le désir d'habiller le message sous une forme adéquate, le traducteur trahit le contenu.

Antonio Prete, dans ses considérations concernant la traduction poétique, affirme que celui qui traduit se situe toujours entre les deux langues, restant, en même temps, à l'ombre du texte original : « si traduce sempre all'ombra del primo testo, si traduce sempre *dopo*. Eppure il compito più proprio del traduttore sta nel fare di questo *dopo* la culla dove il primo testo è scosso dal vento di una rinascita, dove parole antiche tornano a risuonare come nuove senza attenuare il fascino della loro lontananza. » (Prete, 2011 : 12)[2] Le grand défi est comment traduire d'une manière familière quelque chose qui appartient à quelqu'un d'autre, à l'étranger, sans affecter en aucune façon les différences.

Traduire de la poésie, affirme Antonio Prete, signifie priver le poète de ce qu'il a de plus cher, de sa langue, la base sur laquelle il fonde son identité, son style, sa manière d'être, unique et irrépétable. Et cependant, le traducteur s'aventure dans cet exercice difficile où il doit reconstruire dans sa propre langue les sens, les sons, les formes et les rythmes propres à une

[1] « Pour la traduire il ne faut pas l'avoir seulement sentie, mais il faut aussi l'avoir identifiée tant dans ses buts comme dans ses moyens. La poésie ne peut pas faire abstraction de la première règle énoncée par Etienne Dolet: avant tout, le traducteur doit comprendre le sens et le contenu de l'auteur qu'il traduit. Ce principe est valable également pour la traduction poétique : à peine après que la poésie même ait été perçue et comprise, et non seulement la langue, le traducteur saura choisir, de cette poésie-là, les moyens à traduire intégralement, selon le cas. On ne traduira pas tous les mots utilisés dans le langage commun, mais seulement les mots-clés de la composition poétique. On ne traduira pas toutes les formes grammaticales, qui sont, elles-aussi, de simples instruments morphologiques, mais seulement celles qui gardent ou acquièrent une valeur expressive ici et maintenant, dans ce texte-là, et utiles au but que le texte veut atteindre ».

[2] « On traduit toujours à l'ombre du premier texte, on traduit toujours *d'après*. Et cependant, la tâche spécifique au traducteur est de faire de ce *d'après* le berceau où le premier texte est secoué du vent de la renaissance, où les mots anciens commencent à sonner comme s'ils étaient nouveaux sans diminuer le charme de leur éloignement du présent. »

BDD-A8377 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:56 UTC)

autre langue. Au-delà des difficultés inhérentes, si l'on ne traduisait pas, comment pourrions-nous expérimenter ce qui est différent, ce qui représente autre chose, comment pourrions-nous avoir l'expérience de l'inconnu ? La traduction est un pont qui met en valeur les différences de sorte que le déplacement vers l'autre, le dialogue et la rencontre entre les cultures soient possibles.

Bibliographie :

1. Sources

Biblia (2006) : *Biblia sau Sfânta Scriptură*, Bucureşti, Editura Institutului Biblic şi de Misiune al Bisericii Ortodoxe Române.

Dante (1957) : *Divina Comedie. Paradisul*, în româneşte de George Coşbuc, comentariu de Alexandru Balaci, Bucureşti, Editura de stat pentru literatură şi artă.

Dante (1965) : *Divina Comedie*, în româneşte de Eta Boeriu, note şi comentarii de Alexandru Duţu şi Titus Pîrvulescu, Bucureşti, Editura pentru Literatură Universală.

Dante (1993) : *Divina Comedie*, în româneşte de Giuseppe Cifarelli, Cuvânt înainte de Alexandru Ciorănescu, îngrijire de ediţie, note şi comentarii de Titus Pârvulescu, Craiova, Editura Europa.

Dante (1993) : *Tutte le opere*, Introduzione di Italo Borzi, Commenti a cura di Giovanni Fallani, Nicola Maggi e Silvio Zennaro, Roma, Grandi Tascabili Newton.

Dante (1994) : *Divina Commedia. Inferno. Purgatorio. Paradiso*, con il commento di Anna Maria Chiavacci Leonardi, Milano, Arnoldo Mondadori editore.

Dante Alighieri (1999) : *Commedia. Paradiso*, a cura di Emilio Pasquini e Antonio Qualio, Milano, Garzanti editore.

Dante (2000) : *Divina Comedie*, în traducerea lui George Coşbuc, ediţie îngrijită şi comentată de Ramiro Ortiz, Iaşi, Editura Polirom.

Dante (2005) : *Divina Commedia*, commento a cura di Giovanni Fallani e Silvio Zennaro, Roma, Newton Compton editori.

Vigouroux, F. (1912) : *Dictionnaire de la Bible*, Tome V: 1912, Paris, Letouzay et Ané.

2. Littérature secondaire

Boeriu, Eta (1965) : *Cum am tradus «Divina Comedie»*, dans *Studii despre Dante*, Bucureşti, Editura pentru literatură universală, p. 251-286.

Buzzetti, Carlo (1973) : *La parola tradotta*, Brescia, Morcelliana.

Mounin, George (1965) : *Teoria e storia della traduzione*, traduzione di Stefania Morganti, Torino, Einaudi editore.

Papini, Giovanni (2009) : *Dante viu*, traducere şi prefaţă de Laslo Alexandru, Bistriţa, Editura Pergamon.

BDD-A8377 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:56 UTC)

Prete, Antonio (2011) : *All'ombra dell'altra lingua. Per una poetica della traduzione*, Torino, Bollati Boringhieri editore.
Stati, Sorin (1967) : *Călătorie lingvistică în ţara muzelor*, Bucureşti, Editura Ştiinţifică.
Steiner, George (1983) : *După Babel. Aspecte ale limbii şi traducerii*, traducere de Valentin Negoiţă şi Ştefan Avădanei, Bucureşti, Editura Univers.

BDD-A8377 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:56 UTC)